

## L'OUVERTURE DU CORPS FORESTIER SUR L'EXTÉRIEUR AVANT 1965 : JEAN FORESTIER ET PIERRE RANDET PREMIÈRE PARTIE

JEAN-CLAUDE GUÉRIN

### AVANT-PROPOS

L'ouverture sur l'extérieur dans l'ancien corps des ingénieurs des Eaux et Forêts est devenue banale après 1965 avec son intégration dans le nouveau corps des IGREF <sup>(1)</sup>.

Dans sa phase préalable, aujourd'hui communément datée de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, on peut parler de première « sortie du bois » des forestiers : cette ouverture, pour ceux qu'on appelait alors « officiers des Forêts », s'est produite en montagne à partir de 1860, avec une succession de lois concernant les actions de reboisement, dans le but de mieux protéger des inondations les biens et les activités humaines dans les vallées et plaines menacées par l'érosion des montagnes du sud de la France : mais c'est surtout la loi du 4 avril 1882 dite de restauration des terrains en montagne qui va accentuer cette propension des forestiers — après des siècles de repli sur des attributions jusque-là limitées à l'exploitation, la gestion et la police des forêts, puis au reboisement — à s'ouvrir enfin sur l'extérieur à partir de cet élargissement conjoncturel de leurs attributions à la gestion pastorale des élevages montagnards, c'est-à-dire leur insertion dans l'agriculture de montagne <sup>(2)</sup>.

Ses conséquences secouent un corps forestier enfin libéré de la pesanteur de la doctrine officielle ; le corps y gagne aussi une vitalité supplémentaire, et l'on voit ainsi pour la première fois des dissidents s'exprimer : les partisans de l'école sociologique de Le Play <sup>(3)</sup>.

Nous avons déjà évoqué dans cette revue l'œuvre et la légende de Georges Fabre <sup>(4)</sup> (1844-1911) avec le reboisement des anciennes pâtures cévenoles d'altitude délaissées et érodées — elles vont donner naissance au grand massif forestier de l'Aigoual. Trop âgé et déjà sur le terrain au moment de la diffusion des doctrines leplaysiennes mais en tant que géologue reconnu et botaniste distingué, Fabre a lui aussi en tout cas grandement contribué au tournant du XX<sup>e</sup> siècle,

(1) Cette ouverture s'est encore étendue après 2009 avec l'intégration des IGREF dans le nouveau corps des IPEF.

(2) Il est clair que la fin du rattachement des forêts au ministère des Finances au début de la III<sup>e</sup> République au bénéfice de l'Agriculture a facilité cette ouverture, en fait dans l'air du temps depuis Napoléon III.

(3) On peut citer, parmi les quelque 20 leplaysiens recensés par l'INRA dans les années 1980, et qui ont surtout œuvré en montagne à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle ou au tout début du XX<sup>e</sup> siècle, les noms de Briot, Calvez et L.A. Fabre.

(4) Cf. Guérin (2011a, 2011b) : ce Fabre-ci n'a jamais été leplaysien, il était trop âgé, car ce sont dans les rangs des élèves de Nancy des années 1880 qu'il les faut rechercher, mais le Forestier dont nous allons parler en est quant à lui resté au stade des affinités (cf. ci-après son action associative).

avec son ami et disciple le botaniste Charles Flahault, au fructueux rapprochement des forestiers avec les botanistes et les phytosociologues <sup>(5)</sup>.

Peu après le début de la saga cévenole de Fabre, Jean Forestier (1861-1930), est choisi en 1887 par l'ingénieur des Ponts et Chaussées Jean-Charles-Adolphe Alphand (1817-1891) — chef depuis 1855 d'un service autonome des promenades et plantations <sup>(6)</sup> créé spécialement pour lui, qui englobe alors avec Paris tout l'ex-département de la Seine <sup>(7)</sup> — pour y remplacer en tant que *détaché* son ancien de l'école forestière de Nancy Lepaute, sur le point de prendre sa retraite de conservateur du bois de Vincennes.

C'est pour Forestier le début d'une grande carrière, mais non pas de gestionnaire comme ses successeurs forestiers à Paris : le départ à la retraite d'Alphand <sup>(8)</sup> est intervenu trop vite pour qu'il ait la moindre chance de le remplacer, ainsi qu'on le lui avait peut-être fait miroiter, ce qui l'incite donc à modifier ses perspectives.

Puisqu'il n'a plus la possibilité de devenir le premier aux promenades et plantations, et qu'il s'aperçoit qu'il n'a pas la moindre chance de pouvoir exercer sur place des tâches de conception — sauf au forceps et sans pouvoir donc imposer sa vision d'ensemble, et ce malgré des efforts pourtant soutenus <sup>(9)</sup> jusqu'à l'approche de sa retraite — il va approfondir ses connaissances en jardinerie au contact du terrain : à une époque où beaucoup sont encore autodidactes, notamment chez les « jardinistes », les architectes et les urbanistes, il réussit à devenir à la fois botaniste, jardinier, paysagiste et urbaniste compétent. Devenu alors concepteur à son tour avec son rêve maintenant bien ancré, il va parcourir la France, mais aussi les mondes anglophone et hispanique dont il maîtrise les langues, pour y faire triompher ses idées et réalisations, vite sanctionnées par une renommée internationale.

Il écrit beaucoup aussi pour communiquer ses points de vue, puis s'engage dans le milieu associatif dès 1907, pour pouvoir encore mieux diffuser ses idées, ce qui l'amènera vers la fin de sa vie à prendre, à l'initiative de son ami l'écrivain Jean Giraudoux, la présidence d'une Ligue urbaine, à laquelle participe déjà le polytechnicien Raoul Dautry. Cette ligue ne lui survivra pas, mais elle renaîtra en 1943 à l'initiative de Giraudoux et Dautry, devenant alors Ligue urbaine et rurale. Et c'est Dautry, avant de devenir en 1945 le premier ministre de la Reconstruction, qui s'attachera dès 1941 un jeune forestier, Pierre Randet (1906-1999).

Il s'établit donc entre les deux hommes — nés au contact de la montagne, avec un début de carrière forestière en montagne — une véritable filiation d'idées, puisque Randet va devenir, comme *détaché* également d'abord <sup>(10)</sup>, un grand serviteur de l'État spécialiste de l'aménagement du territoire, avec des implications plus personnelles en région parisienne et dans les Alpes, ses racines. Ce passage de l'urbanisme à l'aménagement du territoire représente ainsi une autre « sortie du bois » également réussie <sup>(11)</sup>, elle se rapproche néanmoins du « bois » puisqu'elle intègre la France rurale.

(5) Philibert Guinier (1876-1962), considéré comme le père des nouvelles sciences forestières, poursuivra cette ouverture nouvelle, d'abord comme professeur, puis comme directeur de l'école forestière de Nancy et de sa station de recherches.

(6) Après la destitution d'Haussmann en 1870, il sauve son poste de directeur des travaux et « son » service des promenades et plantations qui lui restera ainsi rattaché jusqu'à sa retraite.

(7) Remplacé par les trois départements de la Petite Couronne pour leur plus grande part, plus celui de Paris, qui devient alors à la fois ville et département.

(8) Alphand, arrivé en 1854, appelé par le préfet Haussmann (qui l'a connu à Bordeaux), nommé alors par Napoléon III à la tête de la Seine, pour le remodelage et l'embellissement de sa capitale, devient son collaborateur direct comme directeur des travaux : lorsqu'il recrute Forestier, il est à deux ans de sa retraite, à près de 70 ans.

(9) À la fois mondain (il donnait des thés à Bagatelle) et revendicatif, il va utiliser son carnet de relations bien fourni, à la fois pour se faire connaître et tenter de « pourrir » la vie du responsable de ses déboires, l'architecte Formigé, sans grand succès sur ce dernier plan.

(10) Ensuite inspecteur général de la construction, il terminera ingénieur général des Ponts et Chaussées et président de section.

(11) Après avoir mis en 1979 mes pas dans ceux de Forestier à Paris comme gestionnaire, j'ai eu la chance d'approcher au début des années 1980 Pierre Randet retraité, sous la casquette de vice-président de la Ligue urbaine et rurale.

Finalement, cet article aurait tout aussi bien pu s'intituler : « De la forêt rurale à la forêt urbaine, l'art des jardins et l'urbanisme, au service de la société française <sup>(12)</sup> et de l'aménagement du territoire ».

## PREMIÈRE PARTIE

### JEAN FORESTIER (1861-1930), FORESTIER, JARDINISTE-PAYSAGISTE ET URBANISTE

Jean Forestier, sorti de l'École polytechnique en 1882, est d'abord attaché au ministère des Finances : il en profite pour suivre quelques cours à l'École libre des sciences politiques.

Mais né et élevé en Savoie, il se ravise et demande à poursuivre sa formation à l'École forestière de Nancy, il en sort en 1885 garde général stagiaire, d'abord à Argelès, puis à Annecy où il est titularisé, avant d'être promu début 1887 à Sallanches, puis appelé à Paris.

Portrait  
de Jean Forestier.  
Photo extraite  
de l'album  
de la 59<sup>e</sup> promotion  
de l'École nationale  
des Eaux et Forêts  
(archives du centre  
de Nancy  
d'AgroParisTech)



Portrait  
de Jean Forestier  
(archives O. Leveau)

### Sa position et sa carrière à Paris

Je passerai vite sur ses déboires administratifs à Paris, déjà rappelés dans l'avant-propos et détaillés ailleurs <sup>(13)</sup>. L'architecte départemental qu'Alphand a fait nommer son adjoint au service des promenades et plantations dès 1885, Jean-Camille Formigé <sup>(14)</sup> (1845-1926), a 40 ans, Forestier 26 seulement : le premier, également architecte des monuments historiques, connaît la notoriété, possède sa propre agence d'architecture, quand Forestier n'est encore que conservateur adjoint du bois de Vincennes, car Lepaute ne part à la retraite qu'au début de 1889, gardant par devers lui la direction de l'école d'arboriculture et du musée forestier jusqu'à sa mort en 1893. Forestier ne reprend donc qu'alors l'ensemble de ses attributions.

Alphand, devenu ingénieur général des Ponts et Chaussées, est alors déjà à la retraite depuis 1889, date à laquelle son ancien service a cessé d'être autonome. Il est encore chargé la même année de l'organisation de l'Exposition universelle de 1889 qui représente son apothéose <sup>(15)</sup>,

<sup>(12)</sup> Hors carrières politiques, littéraires ou artistiques : on peut noter tout de même que sur le plan politique, le nombre d'IGREF « tentés » a explosé après 1965, y compris chez les forestiers d'origine ou les IGREF ayant commencé une carrière forestière ; on peut citer MM. Denis Badré, Michel Cointat, Philippe Leroy et parmi les « autres » MM. François Blaizot, Ambroise Guellec, Pierre Méhaignerie, M<sup>mes</sup> Fabienne Keller et Nathalie Kosciusko-Morizet.

<sup>(13)</sup> Voir « la Carrière administrative à Paris d'un forestier » par Jean-Claude Guérin (*in* Leclerc, 1994, pp. 41-51) ; voir aussi « l'Appel du grand large » par Jean-Claude Guérin (*in* AIGREF, 2002, pp. 157-164).

<sup>(14)</sup> Diplômé de l'École impériale des beaux-arts devenue ENSBA (atelier Laisné), il rejoint les services techniques de la Seine comme conducteur des travaux en 1869, puis y gravira tous les échelons, devenant successivement sous-inspecteur d'architecture (1876), inspecteur d'architecture (1881) puis architecte au service des promenades (1885) : il était déjà architecte des monuments historiques dès les années 1870.

<sup>(15)</sup> Il est alors fait grand-croix de la Légion d'honneur.

mais elle est en même temps celle de Formigé, promu officier de la Légion d'honneur, nommé Grand Prix de l'Exposition, et chargé de la décoration artistique de l'hôtel de ville. Formigé a déjà choisi de ne pas remplacer Alphand à sa retraite, préférant continuer en gardant son statut d'architecte à faire travailler son agence privée d'architecture sur tous les projets départementaux, dont bien sûr ceux des promenades et plantations<sup>(16)</sup>.

Et quand Forestier est nommé le 1<sup>er</sup> janvier 1898 conservateur du secteur ouest des promenades — sa dernière promotion de fonctions sur le terrain avant sa retraite, plus de 29 ans plus tard — ce sera pour y suivre les travaux en cours des nouvelles installations du Fleuriste municipal (serres et bâtiments, site maintenant classé) de la porte d'Auteuil, où Formigé œuvre comme concepteur.

Confronté à des budgets dérisoires alors que le coût des terrains explose partout, le service des promenades — devenu « croupion » après la retraite d'Alphand et rattaché depuis fin 1888 à la douzième section de la direction des services d'architecture — baisse les bras et abandonne toute grande perspective, pour se contenter d'achever, empiriquement et au rabais, les anciens projets d'Alphand non encore aboutis.

Forestier souhaite réagir, tracer une voie plus dynamique et moderne : quand en 1898, Formigé lui adresse son projet de création d'une promenade de l'avenue de Breteuil pour « avis et estimation en ce qui le concerne », il le lui retourne totalement remanié, mais ce « nouveau » projet n'est pas retenu : il en va de même ensuite pour tous ses projets successifs — qu'il s'agisse entre autres du réaménagement du parc Monceau ou de la création du square Lefebvre — au motif qu'il est plus cher que Formigé.

On lui tolère simplement, en compensation, le réaménagement du Champ-de-Mars qu'il sauve de la disparition, puis la direction de la campagne pour le rachat du domaine de Bagatelle (enclave privée dans le bois de Boulogne) par la ville de Paris : elle aboutit début 1905, mais on restreint alors une fois de plus son projet, notamment pour la création de la Roseraie<sup>(17)</sup>, une réussite éclatante mais sans lendemain. On peut penser que, dès cette date, Forestier en tire les conséquences, en investissant ailleurs qu'à Paris ses compétences urbanistiques et paysagères<sup>(18)</sup> tout en gardant un œil vigilant sur les vastes projets de réaménagement de l'ancienne zone des fortifications, où jusqu'à la fin de sa carrière il cherchera sa revanche<sup>(19)</sup>.

### Sa vie et son rôle associatifs

Forestier a donc très vite compris qu'il lui fallait chercher sa réussite professionnelle ailleurs qu'au service des promenades et plantations : par un travail acharné en botanique et sur le terrain (la pratique du jardinier), mais aussi en paysage et urbanisme, il va s'en donner les moyens... approfondir alors sa réflexion... puis commencer à publier pour se faire mieux connaître et situer, ainsi entre autres :

— D'abord le premier et déjà très ambitieux ouvrage *Grandes villes et systèmes de parcs* (Hachette, Paris, 1906), où il commence discrètement à se démarquer de Haussmann et Alphand, dont il reprend certes la hiérarchie des espaces verts (des arbres d'alignements aux parcs périurbains de Boulogne, Vincennes, Sceaux...) mais en en créant de nouveaux, terrains de jeux pour adolescents et adultes, jardins d'enfants... et surtout en les considérant comme faisant partie

(16) Mais également dans toute la France, où on lui doit aussi de nombreuses réalisations ou restaurations.

(17) Pourtant toujours unanimement appréciée, ainsi que son célèbre concours de roses, créé dès 1907.

(18) Il réussira cependant encore quelques autres opérations ponctuelles en Seine, entre autres la restauration-rénovation du parc de Sceaux (1924) donc après le départ à la retraite de Formigé.

(19) Hélas, faute de financement, les travaux dans la zone des fortifications n'interviendront qu'après 1945.

d'un *système* (terme emprunté à Frederick Law Olmsted, 1822-1903) plus élaboré, en continuité quasi physique grâce au réseau de voirie urbaine ; sans vouloir donc révolutionner un milieu où il souhaite s'insérer, sans renier Le Nôtre<sup>(20)</sup> et ses jardins paysagés à la française, il s'inscrit ainsi d'entrée de jeu dans une tradition revisitée plus moderne.

— Ensuite interviendront quelques ouvrages ou articles de journaux éclairants quant à la diversité de ses talents : *Notes sur la composition d'un jardin* (1907) ; un article en langue espagnole *Los Jardines modernos* (Buenos Aires, 1907) ; *les Gazons* (Lucien Laveur, Paris, 1908) ; « Le jardin de Claude Monet » (*Fermes et Châteaux*, 1908) ; « Les transformations des fortifications de Paris » (*L'Art public*, 1909), « Les embellissements de Paris : comment transformer les fortifications » (*Le Journal*, 1909), « Les embellissements de Paris » (*L'Architecture*, 1909)... je m'arrêterai dans cette énumération avec l'ouvrage *Bagatelle et ses jardins* (Librairie horticole, Paris, 1910), pour ne citer ensuite que *Jardins, carnets de plans et de dessins* (Émile-Paul frères, Paris, 1920) et le dernier de son vivant *Principes d'urbanisme* (1928).

Mais avant de passer maintenant à son action associative, son meilleur moyen pour accéder à la notoriété, il nous faut d'abord en finir avec la rumeur qui l'a longtemps donné leplaysien convaincu : tout effectivement chez lui pouvait inciter à le penser, sa formation à Polytechnique (leur pépinière avérée), son début de carrière forestière en montagne (ils y étaient nombreux), sa curiosité affirmée enfin ; mais il n'est pas cité dans l'étude approfondie que deux sociologues, très au fait des questions forestières, ont consacré aux quelque 22 forestiers leplaysiens (Kalaora et Savoye, 1986) qu'ils ont pu recenser, ceci ne constituant pas d'ailleurs une preuve de sa non-adhésion.

Il a dû forcément adhérer au Musée social, un mouvement né en 1894 regroupant au départ de jeunes architectes leplaysiens, pour pouvoir ensuite y devenir membre fondateur de la section d'hygiène urbaine *et rurale* (déjà), puis presque immédiatement en 1908 vice-président de sa sous-commission d'extension, chargée de la détermination des espaces libres dans Paris et hors Paris<sup>(21)</sup> : mais on peut aussi penser que Forestier était bien trop indépendant et avec des vues trop personnelles, pour rejoindre sans une idée bien précise — cette sous-commission... — les adeptes de ce mouvement, qui a dû par ailleurs élargir rapidement son recrutement pour garder une audience<sup>(22)</sup>.

Au niveau associatif, Forestier ne va pas en rester là. Il devient ensuite :

- membre fondateur de la Société française des architectes urbanistes<sup>(23)</sup> (1911),
- membre fondateur de l'École d'art public (1916),
- membre fondateur de l'École des hautes études urbaines (1919),
- membre fondateur de la Ligue urbaine<sup>(24)</sup> (1928) : il en devient le premier président, avec à ses côtés comme vice-présidents l'écrivain Jean Giraudoux son ami, et Henri Prost, l'architecte de Lyautey au Maroc, une vieille connaissance...

La ligue ne survit pas à la mort subite de Forestier, mais Giraudoux et Dautry la font renaître en 1943 comme Ligue urbaine et rurale, déjà évoquée dans l'avant-propos.

(20) Redevenu également incontournable auprès des jeunes paysagistes actuels.

(21) On retrouve là le côté urbanistique visionnaire de Forestier qui veut déjà réinsérer Paris dans un plus vaste environnement que le département de la Seine, précurseur de la création des départements de la Petite Couronne en 1968, dossier sur lequel Pierre Randet va s'activer dès les années 1950.

(22) Cette situation se retrouve d'ailleurs dans tous les mouvements leplaysiens, regroupés par le « maître » dès 1856 : ils connaîtront ensuite bien des scissions, avant de se saborder après la guerre 1914-1918.

(23) Elle deviendra en 1919 la Société française des urbanistes.

(24) Parmi les membres fondateurs, outre Raoul Dautry et Henri Prost, citons encore quelques personnalités célèbres, telles André Honorat, Henri de Jouvenel, Édouard Herriot, des architectes, des professeurs des hôpitaux au titre de l'hygiénisme, Marcel Poète, historien, l'un des créateurs de l'Institut d'urbanisme de Paris, le géographe de Martonne...

### Son œuvre de paysagiste et d'urbaniste <sup>(25)</sup>

« L'exigence de la beauté implique l'ordre du plan, les détails ne doivent être que pour accentuer un marquage net des lignes fermes d'un dessin prémédité. Ce dessin ne peut être subordonné aux travaux d'un fleuriste spécialiste <sup>(26)</sup>. »

Tout en gérant un domaine administratif trop étriqué pour ses capacités, Forestier a donc approfondi sa technique et sa réflexion, acquis au contact du terrain d'excellentes connaissances botaniques et horticoles, et aussi de solides relations personnelles.

C'est donc maintenant sur les sources de son inspiration, son œuvre et les traces qu'elle a laissée qu'il nous faut nous pencher, tout en faisant remarquer qu'il s'avère aussi difficile d'intéresser un lecteur non spécialiste à des aménagements urbains, fussent-ils paysagers, qu'à des aménagements forestiers : ils n'intéressent que les amateurs déjà éclairés de parcs et jardins ou de forêts, les chercheurs (historiens, géographes, sociologues...), à la limite, des usagers locaux, que l'historique et l'évolution des conceptions laissent alors de marbre <sup>(27)</sup>. Je limiterai donc ce propos en suggérant quelques sources d'approfondissements.

Ayant déjà évoqué son œuvre trop réduite dans Paris et l'ex-département de la Seine, nous allons maintenant prendre le large pour quelques autres réalisations ailleurs, au Maroc puis en Amérique du Sud, en France aussi ; car la préfecture de la Seine a accepté — comme avant lui pour Formigé et bien d'autres, architectes ou jardinistes... — que sa notoriété dépasse ses limites géographiques. Car cette notoriété de tous les talents qu'elle avait su s'attacher rejaillissait ainsi sur elle, lui permettant à son tour d'en rehausser son propre prestige.

Cette libéralité, issue d'une ancienne tradition monarchique, semble s'être poursuivie sans difficulté, tout au long du moins de la III<sup>e</sup> République et sans doute encore après : Forestier va y trouver ainsi à la fois un espace de liberté et de nouvelles sources d'inspiration ; nous n'en retiendrons ici que quelques projets significatifs ayant induit des réalisations concrètes <sup>(28)</sup> et qui ont donc laissé des traces encore lisibles.

#### • *La mission de 1913 au Maroc, ses tenants et aboutissants* <sup>(29)</sup>

Dès janvier 1913 la préfecture de la Seine est saisie d'une demande des Affaires étrangères pour une mission « en vue de l'étude des réserves de terrains, pour la création dans les villes du protectorat de parcs et jardins publics » : c'est le premier travail de Forestier hors de France. Son ampleur l'intéresse, ainsi que la vision du général Lyautey — résident général depuis 1912 du protectorat français au Maroc et catholique social affirmé <sup>(30)</sup> — de la nécessité d'un urbanisme nouveau pour moderniser les villes marocaines traditionnelles.

(25) Les termes de paysagiste et d'urbaniste n'existent pas encore, et partant donc les professions concernées : les architectes sont tout puissants et chargés *de facto* de toutes les conceptions, ils emploient à la « pige » des spécialistes pour concevoir à leur place ce qu'ils ne savent pas faire, et notamment, puisqu'ils n'ont aucune formation biologique, et pas davantage en matière de jardins et plantations) des « jardiniers » (Le Nôtre par exemple), qu'on va appeler *jardinistes* au XIX<sup>e</sup> siècle ; dans les années 1950-1960 on parle ensuite des paysagistes DPLG, formés d'abord à l'ENSH de Versailles, puis à l'ENSP qui prend sa place au Potager du Roi au début des années 1990, qui voient également le regroupement de l'ensemble des formations horticoles à Angers.

(26) Jean Forestier, *Bagatelle et ses jardins* (1910) cité d'après Bénédicte Leclerc, « La Mission au Maroc » (*in* Leclerc, 1994, p. 194, note 14).

(27) Cette difficulté était déjà apparue à propos des aménagements forestiers dans l'Aigoual (*cf.* l'avant-propos).

(28) Nous n'aborderons donc pas tous ses nombreux projets, souvent présentés pour des concours — soit qu'ils n'aient pas été choisis ou que, bien que choisis, ils n'aient pas abouti pour diverses raisons, tels par exemple ses projets successifs concernant l'ancienne zone des fortifications de Paris — à la fois pour rester dans le cadre des articles de la *Revue forestière française* et ne pas fatiguer le lecteur par trop de détails spécialisés.

(29) Voir « la Mission au Maroc », par Bénédicte Leclerc (*in* Leclerc, 1994, pp. 189-206).

(30) Lyautey publie dès 1891, un article dans la *Revue des Deux Mondes* qui fait du bruit : « Du rôle social de l'officier dans le service militaire universel ».

C'est pourquoi Forestier va insister — avant de remettre en décembre à Lyautey son rapport de 70 pages qui pose les bases d'une planification des grandes villes marocaines<sup>(31)</sup>, problème évoqué pour la première fois en ce début du XX<sup>e</sup> siècle — pour que le général accepte que son vieux complice du bureau de la section d'hygiène urbaine du Musée social dont nous avons déjà parlé, Henri Prost (1874-1959) — architecte, Grand Prix de Rome (1902), fondateur avec lui de la Société française des architectes urbanistes en 1911, et qui connaît également la Syrie — vienne éclairer sa lanterne avec une mission de courte durée<sup>(32)</sup>. Prost, rappelé ensuite par Lyautey en 1914, restera alors dix ans au Maroc, le temps de mettre en place dans les nouvelles villes du protectorat ses théories et celles de Forestier.

Le rapport de Forestier<sup>(33)</sup>, outre l'exposé de sa thèse sur les promenades publiques et leur planification dans la ville, comprend également :

- une étude sur les jardins arabes dans les villes indigènes<sup>(34)</sup>,
- des études mixtes (urbanisme – parcs et jardins) concernant les quatre villes impériales, Rabat, Fès, Meknès, Marrakech,
- des conclusions, accompagnées de trois projets de décrets, qui doivent beaucoup sans doute aux compétences de Prost et Tarde.

La critique déjà voilée de l'« alphandérisme » parisien — dont il se dit encore le continuateur en 1906 dans *Grandes villes et système de parcs* — devient ici plus incisive : contrairement à Alphand pour qui les parcs restent liés à la voirie, il réintègre les espaces verts dans la ville en leur conférant une valeur urbanistique autonome ; et lui, qu'on a souvent classé parmi les concepteurs traditionnels, peut être ainsi vu comme un véritable précurseur pour son époque, en un mot un moderne, mais aussi tout à fait original.

Forestier met également au point de nombreux projets locaux, ainsi le jardin El Batha à Fès ou celui de la résidence générale à Rabat, où il suggère à la fois la conservation des deux noyaux urbains de Rabat et Salé de part et d'autre du petit fleuve côtier, et des jardins dans la ville indigène au pied de la tour Hassan et d'orangers à La Ménara ; également celle des jardins d'oliviers à Fès et Marrakech. Il préconise aussi l'utilisation, pour les nouveaux quartiers européens des vieilles villes impériales, d'une impressionnante palette de végétaux adaptés, qu'il fait venir d'Algérie, de Séville, de Gibraltar, de Ténériffe, mais aussi de Nice ou de Lyon.

Mais ses propositions se heurtent à la spéculation foncière, tant à Rabat qu'à Casablanca, villes entre lesquelles le choix de la capitale n'est pas encore intervenu, quand la Grande Guerre arrive : la plupart des travaux préconisés par Forestier sont renvoyés après sa fin, et c'est donc Prost, nommé par Lyautey directeur des services d'architecture et d'urbanisme du protectorat qui se chargera avec ses adjoints spécialisés de leur réalisation, souvent seulement partielle, à la suite de quoi les forestiers français du protectorat seront ensuite chargés de la gestion des parcs et jardins dans les quatre ex-capitales impériales<sup>(35)</sup>.

(31) Et notamment les quatre villes impériales (Forestier écrit « capitales ») Rabat, Fès, Meknès, Marrakech.

(32) Prost arrivera finalement accompagné du juriste Guillaume de Tarde.

(33) Inédit et de diffusion restreinte (20 exemplaires) : c'est grâce à l'exemplaire adressé dédicacé par Forestier à M. Randet, président de la Société d'horticulture du Maroc, par ailleurs magistrat et père de Pierre Randet, que ce dernier toujours vivant, a pu apporter à Bénédicte Leclerc, auteur de la communication « la Mission au Maroc », ce document avant le colloque ; l'existence de ce projet dédicacé prouve donc que les familles Forestier et Randet se sont connues au Maroc, mais le jeune Pierre, alors âgé de 6 ans seulement, ne semble pas, d'après son fils, en avoir gardé le souvenir.

(34) Il faut ajouter que comme Prost en Syrie, Forestier avait déjà étudié en 1910 les jardins arabes, à l'occasion de la création du parc Maria-Luisa à Séville : pour lui, leur caractère intimiste lié à une vie domestique préservée doit être adapté dans les extensions européennes prévues.

(35) Affecté au Maroc le 1<sup>er</sup> mai 1958 — après ma sortie de Nancy en 1955 puis mon service militaire et mon maintien sous les drapeaux en raison de la guerre d'Algérie — et chargé alors de la circonscription forestière de Rabat-Salé, j'y génèrai aussi jusqu'en 1961 à côté de suberaies et reboisements d'Eucalyptus... les parcs et jardins de Rabat et du bord de mer dans ses environs, avec un chef de district français en poste depuis plus de 20 ans, et des jardiniers... sans savoir alors que leur rénovation ou conception était due à Forestier.

- *Les projets et travaux en Espagne, Séville et Barcelone*

Si la France l'a presque oublié jusqu'au colloque international de Paris en 1990, l'Espagne a vite consacré Forestier « comme une grande figure de l'histoire de l'art des jardins espagnols <sup>(36)</sup> », et trois interventions y ont alors eu lieu en espagnol <sup>(37)</sup>.

À Séville et Barcelone, il s'est agi de l'organisation de grandes manifestations internationales <sup>(38)</sup> ; leurs promoteurs ont choisi dès leur préparation, des projets présentant de nouveaux jardins, prévoyant d'en profiter ensuite pour des extensions urbaines encadrées : pour ce faire ils ont utilisé le nom de Forestier dont la réputation a déjà franchi les Pyrénées. Mais on doit aussi constater que ses réalisations phares ont été par la suite bien mal entretenues, qu'il s'agisse des jardins de Montjuich à Barcelone ou du parc Maria-Luisa à Séville, menacé périodiquement par le Guadalquivir, et laissé encore à l'abandon à la date du colloque, soit un an avant l'exposition universelle de 1992.

- *Les projets et travaux américains, Argentine (Buenos Aires) et Cuba (La Havane)*

Dans les deux cas, les plans de Forestier appliquent la technique urbaine du mouvement américain *City Beautiful* qu'il connaissait bien, ainsi que les travaux de F.L. Olmsted, dont il s'est inspiré pour déjà se démarquer d'Hausmann et Alphand dans son ouvrage phare *Grandes villes et systèmes de parcs*, où il francise le terme d'Olmsted *park system* : ce mouvement préconise un maillage urbain, formé de bâtiments publics (ou de grandes entreprises privées), de la voirie primaire plus d'autres équipements urbains dont les parcs programmés sur plan ; les intervalles et le reste de la ville sont ensuite laissés ouverts à la spéculation foncière privée.

À Buenos Aires (1924), Forestier va concevoir un système de parcs et d'avenues plantées.

À La Havane (1926), il garde le centre ancien, en crée un nouveau baptisé « civique », trace un système de parcs intégrant la côte, et propose pour les quartiers périphériques d'extension urbaine un « diagramme logique », en y intégrant également le premier campus universitaire moderne.

Partout il réinvente ce qu'il appelle la latinité, y semant des jardins « méditerranéens ».

- *Retour en France pour deux jardins privés choisis, à Béziers et sur la Côte d'Azur à Antibes*

Il s'agit concrètement du jardin de Joseph Guy à Béziers, très élaboré (1918), et de celui de La Bastide du Roy, propriété de la famille de Polignac, aux confins d'Antibes face au village de Biot (1927) qui le confronte à l'art des jardins sur la Riviera : dans ces deux projets privés comme dans ses grands parcs publics, « il impose son écriture dans le choix des essences, la structuration architecturale, les références éclectiques à l'histoire <sup>(39)</sup> ».

Le jardin Joseph Guy <sup>(40)</sup> du nom de l'un des deux frères propriétaires, au cœur de Béziers, est devenu un jardin-musée <sup>(41)</sup> impressionnant par la beauté et l'intimité du lieu (1,5 ha). On y retrouve les constantes du style de Forestier, qui marquent la tendance du jardin moderne du

(36) « Avant-propos des actes du Colloque » par Bénédicte Leclerc (*in* Leclerc, 1994, p. 10).

(37) Dont 2 concernant Buenos Aires et La Havane, et une seule fondamentale, pour l'Espagne.

(38) Exposition ibéro-américaine de Séville, exposition internationale de Barcelone, toutes deux en 1929.

(39) « Préface » par Françoise Choay (*in* Leclerc, 1994, p. 15).

(40) « Le jardin Joseph Guy de Béziers » par Alix Audurier-Cros (*in* Leclerc, 1994, pp. 121-132), avec également du même auteur, un article dans la revue *Paysage Actualités* de février 1990, pp. 87-90.

(41) Y manquait malheureusement en 1990 la majorité de la statuaire, dispersée avant son rachat en 1985 par la ville de Béziers, suivie de la décision de classement au préinventaire régional des jardins et de sa protection au titre des monuments historiques, puis de sa revente en 1990 à un privé biterrois qui en avait engagé la restauration.



début du XX<sup>e</sup> siècle, avec à la fois un retour aux sources et un goût nouveau pour l'éclectisme, qu'il sait traduire dans le sud de l'Europe par des références méditerranéennes et latines.

La Bastide du Roy marque la double acointance des propriétaires (collectionneurs) et de l'art de Forestier, avec les peintres impressionnistes (notamment Monet). À partir d'une colline plantée d'oliviers et d'orangers, d'architecture austère, d'une grande bastide avec des pins et de vieux bassins d'irrigation, il choisit de créer une route d'accès qui s'enroule sur la colline, avec des haies taillées masquant la visibilité jusqu'à la cour d'arrivée à la bastide — voulue « vide » comme le théâtre de cyprès et la prairie —, autour de laquelle pivotent trois jardins « pleins » (parterres et couleurs) qu'on ne voit pas encore : le jardin espagnol jaune et blanc, le jardin de santolines de tons pastels, et en contrebas de la cour des tilleuls le grand parterre bleu et rouge (dissimulé par des cyprès, avec au centre un petit miroir d'eau avec des nymphéas, plus loin une voûte d'oliviers), tous trois d'une polychromie fixée une fois pour toutes, avec des espèces se succédant au rythme des saisons et une grande gamme de végétaux adaptés. On y constate encore une fois la grande liberté de style du maître par rapport à ses collègues — paysagistes, locaux ou autres, tous réputés.

## CONCLUSIONS

Forestier : architecte paysagiste ancien ou moderne ? Le Nôtre ou Le Corbusier ? ou « entre Le Nôtre et Le Corbusier <sup>(42)</sup> » ? Ainsi en ont docement débattu sans en trancher nettement les spécialistes de l'art des jardins au colloque de 1990, lequel à ma connaissance n'a pas encore eu de vraie suite. Mais Forestier, il faut bien le rappeler, avait été oublié en France <sup>(43)</sup>, sinon après sa mort, tout au moins après 1950 et jusqu'au colloque.

De Le Nôtre il a gardé la rigueur classique du plan et son souci de le justifier, le jeu des volumes dans le paysage, dont avait aussi beaucoup joué Alphand duquel Forestier s'est pourtant nettement différencié, surtout après le Maroc et La Havane.

En serait-il pour autant « représentatif de l'époque menant en France de l'art nouveau à l'art déco <sup>(44)</sup> » seulement ? quels sont ses vrais rapports avec Le Corbusier ? Le Corbusier n'ayant publié sa *Charte d'Athènes* qu'après sa mort, on doit simplement parler d'estime réciproque, et il ne faut pas oublier non plus que Forestier s'est revendiqué comme jardiniste, c'est-à-dire d'abord artiste.

On peut simplement dire que Forestier refuse tout formalisme de style, pour chaque fois s'adapter et se laisser guider par le terrain et sa sensibilité : il construit techniquement ses réalisations, n'empruntant que « les traits principaux <sup>(45)</sup> » au formalisme à la française hérité de Le Nôtre ; il joue également dans ses compositions des effets de lumière et de couleurs, « il plante avec science, créant un paysage qui allie la raison et l'impressionnisme <sup>(46)</sup> » (Forestier, *Gardens*, p. 8), car l'art doit aussi céder à la nature.

Un Forestier original finalement, jardiniste bien qu'architecte, à la fois ancien et moderne, tel que l'a redécouvert la fin du XX<sup>e</sup> et « son » colloque.

(42) Selon l'intervention très argumentée en espagnol de Salvador Tarragó i Cid (*in* Leclerc, 1994, pp. 253-262).

(43) J'ai déjà rappelé plus haut que curieusement il avait gardé une très grande place dans le « panthéon » espagnol de l'art des jardins.

(44) Comme l'écrit pour le réfuter Jean-Pierre Le Dantec, « Forestier aujourd'hui » (*in* Leclerc, 1994, pp. 241-251).

(45) « Ses parois de verdure, ses haies, ses buis taillés, ses bassins et terrasses ». Jean Forestier, « Les jardins modernes », *Art et Industrie*, janvier 1911.

(46) Et ce, sans doute grâce à sa formation forestière.

Enfin sa vision, nouvelle cette fois, de l'urbanisme planifié — avec aussi la réintégration des espaces verts <sup>(47)</sup> dans la ville, il les revendique autonomes pour la première fois — participe déjà de l'aménagement du territoire avant l'heure, celui-là même qui va être ensuite structuré et pratiqué, après l'expérience de la reconstruction de 1945, par son « filleul », au moins sur le plan des idées, Pierre Randet.

Son ami Jean Giraudoux lui a rendu ainsi hommage dans *Pleins pouvoirs* (1939) :

« Il était voici une cinquantaine d'années un polytechnicien qui s'appelait Forestier [...] Pendant cinquante ans, il fut le créateur de jardins, le fondateur de villes le plus renommé et appelé [...] Aucun humain ne convoqua autant d'arbres et autant de fleurs vers la civilisation, et ne l'enveloppa d'un méandre plus serré de bosquets et de parterres. Partout excepté en France. Car à ce créateur, à cet homme débordant de doctrines et d'imagination nouvelles, notre administration ne fit appel que pour le nommer le contraire de ce qu'il était, conservateur <sup>(48)</sup>. »



Médaille de Forestier,  
monument en son honneur dans le parc de Bagatelle,  
Bois de Boulogne

Peu de forestiers en tous cas ont su ainsi marquer à la fois leur temps et la postérité, sauf Georges Fabre peut-être, qui lui n'est sorti du bois que pour sa stèle commémorative, l'administration forestière n'en voulant pas en forêt domaniale <sup>(49)</sup>.

(À suivre)

Jean-Claude GUÉRIN  
15 rue Simone-Weil  
F-75013 PARIS  
(jean-cl.guerin@orange.fr)

<sup>(47)</sup> Forestier récusait ce terme, officialisé peu après sa mort par la Charte d'Athènes de Le Corbusier.

<sup>(48)</sup> Forestier fut en effet nommé conservateur des Eaux et Forêts en 1921 à 60 ans, il prit sa retraite 2 ans plus tard avec le grade de conservateur de 1<sup>re</sup> classe et celui d'ingénieur en chef du cadre municipal : consécration honorifique, il fut nommé en 1925 inspecteur général de l'art des jardins et officier de la Légion d'honneur.

<sup>(49)</sup> Guérin (2011a), p. 470, lignes 32 et 33.

## BIBLIOGRAPHIE

- AIGREF. — Des officiers royaux aux ingénieurs d'État dans la France rurale. — 2<sup>e</sup> édition. — Paris : éd. Tec et Doc, 2002. — 690 p.
- GUÉRIN (J.-C.). — Le Massif domanial de l'Aigoual cent ans après Georges Fabre. Première partie. — *Revue forestière française*, vol. LXIII, n° 4, 2011a, pp. 469-486.
- GUÉRIN (J.-C.). — Le Massif domanial de l'Aigoual cent ans après Georges Fabre. Seconde partie. — *Revue forestière française*, vol. LXIII, n° 6, 2011b, pp. 735-753.
- KALAORA (B.), SAVOYE (A.). — La Forêt pacifiée : les forestiers de l'École Le Play experts des sociétés pastorales. — Paris : L'Harmattan, 1986. — 132 p.
- LECLERC (B.). — Jean Claude Nicolas Forestier (1861-1930) : Du jardin au paysage urbain (sous la direction de B. Leclerc, architecte DPLG et historienne). Actes du colloque international sur J.C.N. Forestier en 1990. — Paris : Picard, 1994. — 288 p.

---

**L'OUVERTURE DU CORPS FORESTIER SUR L'EXTÉRIEUR AVANT 1965 : JEAN FORESTIER ET PIERRE RANDET. PREMIÈRE PARTIE [Résumé]**

L'ouverture sur l'extérieur du corps forestier s'amorce fin XIX<sup>e</sup> avec la loi RTM de 1882, qui insère dans l'agriculture leur action en montagne. Après Georges Fabre dans l'Aigoual et les leplaysiens des années 1890 à 1914, deux précurseurs vont marquer l'entrée, d'abord vers l'urbain, sa nouvelle doctrine de l'urbanisme, ses parcs et jardins, puis l'élargissement de la doctrine de l'urbanisme à l'aménagement raisonné et organisé de tout le territoire, y compris rural et montagnard.

Ils s'appellent Jean Forestier et Pierre Randet, 35 ans les séparent, ils ont en commun racines montagnardes et goût de l'urbanisme, les hasards de la vie les font se frôler. Mais l'un créera d'abord des jardins, l'autre se consacrera à l'aménagement du territoire, y compris rural, et ils ne se rencontreront pas.

**HOW FORESTERS OPENED UP TO THE OUTSIDE WORLD PRIOR TO 1965 - JEAN FORESTIER AND PIERRE RANDET. PART I [Abstract]**

French foresters began to open out onto the outside world towards the end of the 19th century with the 1882 "RTM" law, which integrates the work done by the forestry corps in mountain areas into agriculture. In the footsteps of Georges Fabre in the Aigoual Forest and the Leplaysians between 1890 and 1914, two precursors opened the way towards the new doctrine of urban planning, its parks and gardens first, later extending it to managed and organised spatial planning of the entire country, including rural and montane areas.

They were Jean Forestier and Pierre Randet, who in spite of their 35-year age difference, had in common their mountain roots and a taste for town planning, that might have led them to meet. But one was to create first gardens, while the other devoted his energies to spatial planning, including in rural areas, and their paths never crossed.

---